Herta Müller

La bascule du souffle

folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Herta Müller

La bascule du souffle

Traduit de l'allemand
par Claire de Oliveira

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

ATEMSCHAUKEL

© Carl Hanser Verlag München, 2009.
© Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.

Herta Müller est née en 1953 dans la province de Banat en Roumanie, au sein de la minorité allemande des Souabes. Persécutée par le régime de Ceauşescu, elle émigre en 1987 en Allemagne de l'Ouest, à Berlin où elle vit encore. Elle reçoit en 2009 le prix Nobel de littérature pour avoir, « avec la densité de la poésie et la franchise de la prose, dépeint l'univers des déshérités ».

Extrait de la publication

Faire sa valise

Tout ce que j'ai, je le porte sur moi.

Ou plutôt, tout ce qui m'appartient, je l'emporte avec moi.

J'ai emporté tout ce que j'avais. Des affaires qui n'étaient pas les miennes. Elles étaient soit détournées de leur fonction, soit à quelqu'un d'autre. La valise en peau de porc était une caisse de phonographe. Le pardessus était celui de mon père. Le manteau de ville au col en velours venait de mon grand-père, le pantalon bouffant de l'oncle Edwin. Les bandes molletières venaient du voisin, M. Carp, et les gants de laine verts de ma tante Fine. Seuls l'écharpe en soie bordeaux et le nécessaire de toilette, mes cadeaux du dernier Noël, étaient à moi.

En janvier 1945, c'était encore la guerre. Affolé de me voir partir en plein hiver chez les Russes, on ne savait trop où, chacun avait voulu me donner quelque chose, qui n'arrangerait rien mais serait peut-être utile. Car il n'y avait pas le moindre

Extrait de la publication

arrangement possible, on ne pouvait rien y changer, j'étais sur la liste des Russes ; chacun m'avait donc fait un cadeau à son idée. Je l'avais accepté en me disant, du haut de mes dix-sept ans, que ce départ arrivait à point nommé. La liste russe, j'aurais certes pu m'en passer, mais partir me ferait vraiment du bien, à moins que ça ne tourne au vinaigre. Je voulais quitter ma petite ville, ce dé à coudre où toutes les pierres avaient des yeux. Au lieu d'avoir peur, je dissimulais mon impatience tout en ayant mauvaise conscience, car cette liste qui faisait le désespoir de mes proches était pour moi de l'ordre de l'acceptable. Ils craignaient qu'il ne m'arrive des histoires à l'étranger. Moi, je voulais gagner un endroit où je serais inconnu.

J'avais déjà eu des histoires. Interdites. Ç'avait été bizarre, sale, impudique et beau. Ça s'était passé tout au fond du parc planté d'aulnes, au-delà des collines d'herbe rase. En rentrant chez moi, j'étais allé au milieu du parc, sous le kiosque où des orchestres jouaient les jours fériés. Je m'y étais assis un moment. La lumière perçait à travers le bois ajouré. Je voyais l'anxiété des cercles, des carrés et des losanges évidés, reliés par des plantes grimpantes et leurs vrilles blanches. Leur motif était celui de mon égarement, et de l'épouvante sur le visage de ma mère. Sous ce kiosque, je me suis juré de ne jamais revenir au parc.

À force de m'en empêcher, je me suis hâté d'y retourner, deux jours plus tard. Au rendez-vous, comme on disait au parc.

J'ai eu un second rendez-vous avec le premier

homme, le même. Il s'appelait L'HIRONDELLE. Le deuxième était nouveau, LE SAPIN. Le troisième s'appelait L'OREILLE. Ensuite, il y a eu LE FIL, puis LE LORIOT, LE BONNET. Plus tard, LE LIÈVRE, LE CHAT, LA MOUETTE. Et LA PERLE. Nous étions les seuls à savoir qui ces noms désignaient. Au parc, les pistes du gibier changeaient, et j'étais celui qu'on se repassait. C'était l'été, les bouleaux avaient l'écorce blanche ; dans les buissons de jasmin et de sureau poussait un mur vert au feuillage impénétrable.

L'amour a ses saisons. L'automne mit un terme au parc. Le bois se dépouilla. Nous transférâmes nos rendez-vous aux bains publics Neptune dont le panneau ovale figurait un cygne, près du portail en fer. J'y retrouvais toutes les semaines un homme deux fois plus âgé que moi. Il était roumain et marié. Je ne vais pas dire son nom ni le mien. Nous décalions le moment de nos arrivées ; ni la caissière et sa loge aux vitres plombées, ni le dallage luisant autour de la colonne centrale, ni le carrelage à motifs de nénuphars, ni les escaliers en bois sculpté ne devaient se douter que nous avions rendez-vous. Nous allions nager dans la piscine avec tout le monde en attendant de nous rejoindre au sauna.

À l'époque, juste avant le camp, on risquait la prison à chaque rendez-vous, et après mon retour au pays c'était exactement la même chose, jusqu'à mon émigration en 1968. J'en aurais pris pour cinq ans au bas mot, si je m'étais fait pincer. C'était arrivé à bien des gens : en sortant du parc

Extrait de la publication

ou des bains publics, ils étaient allés tout droit en prison, après un interrogatoire musclé. Et de là, au camp pénitentiaire, au bord du canal. Aujourd'hui, je sais qu'on n'en revenait jamais. Ou bien c'était un cadavre ambulant qui en ressortait. Tout décati, un débris irrécupérable pour l'amour.

Et à l'époque du camp, si je m'étais fait pincer sur place, on m'aurait tué.

Au bout de mes cinq années de camp, je rôdais jour après jour dans le tumulte des rues en répétant dans ma tête les phrases les meilleures en cas d'arrestation. PRIS EN FLAGRANT DÉLIT : contre cette sentence de culpabilité, je me forgeais des centaines de prétextes et d'alibis. Je porte des bagages qui ne font pas de bruit. Depuis bien longtemps, mon bagage de silence est si profond que je ne pourrai jamais tout déballer. Quand je parle, je ne fais que m'emballer dans un autre bagage de silence.

Lors du dernier été des rendez-vous au parc, pour prolonger le chemin du retour, je suis entré par hasard à l'église de la Trinité, sur le Grand Ring. Ce hasard se prenait pour la Providence. J'ai vu le temps à venir. Sur une colonne proche de l'autel latéral, il y avait un saint en manteau gris qui portait, en guise de col, un agneau sur ses épaules. Cet agneau qu'on a dans la nuque est le silence. Il y a des choses dont on ne parle pas, mais quand je dis que le silence de la nuque est autre chose que celui de la bouche, je sais de quoi je parle. Avant, pendant et après le camp, pendant vingt-cinq ans, j'ai vécu dans le peur de l'État et

Extrait de la publication

de ma famille. Je redoutais une double déchéance : d'être un criminel incarcéré par l'État, et d'être la honte de la famille, qui m'exclurait. Dans la cohue des rues, je regardais les miroirs des vitrines, les fenêtres des tramways et des maisons, les bassins et les flaques, me demandant d'un air sceptique si je n'étais pas transparent, malgré tout.

Mon père était professeur de dessin. Et moi, ayant en tête les bains Neptune, je tressautais comme si j'avais reçu un coup de pied quand il employait le mot AQUARELLE. Ce mot savait jusqu'où j'étais allé trop loin. À table, ma mère me disait : ne pique pas ta fourchette dans les patates, ça les écrase ; prends ta cuiller, la fourchette c'est pour la viande. Mes tempes palpitaient. Qu'avait-elle à parler de viande, s'agissant d'une patate et d'une fourchette, de quelle chair voulait-elle parler... La mienne était toute retournée par les rendez-vous. J'étais mon propre voleur : les mots me tombaient dessus à l'improviste et me prenaient sur le fait.

Comme tous les Allemands de notre petite ville, ma mère et surtout mon père croyaient à la beauté des nattes blondes et des chaussettes blanches. Au rectangle noir de la moustache d'Hitler, et à nous, les Saxons de Transylvanie, de race aryenne. Sur le plan strictement physique, mon secret était une énorme turpitude. Si c'était avec un Roumain, l'infamie raciale venait s'y ajouter.

Je voulais quitter ma famille, fût-ce pour me retrouver au camp. Seule ma mère me faisait de la peine, elle qui ne savait pas à quel point elle me

Extrait de la publication

connaissait mal. Une fois parti, je penserais à elle moins souvent qu'elle ne penserait à moi.

À l'église, à côté du saint et de son agneau du silence, j'avais vu une niche blanche où il était inscrit : LE CIEL MET LE TEMPS EN MARCHE. En préparant ma valise, je me suis dit : la niche blanche a fait son effet. Voilà, c'est le temps qu'on a mis en marche. Du reste, j'étais content de ne pas devoir partir pour le front, en pleine neige. Je me mis à mes bagages docilement, avec un courage niais. Je ne m'opposai à rien. Les bandes molletières et leurs lacets, le pantalon bouffant, le manteau au col de velours, rien ne m'allait. L'important, c'était le temps mis en marche, et non les vêtements. Quoi qu'on porte, on devient adulte. Bon, d'accord, le monde n'est pas un bal costumé, pensai-je, mais quand il faut aller chez les Russes au plus fort de l'hiver, adieu le ridicule.

Une patrouille de deux policiers, un roumain et un russe, allait de porte en porte avec la liste. Je ne sais plus si cette patrouille a prononcé le mot CAMP, chez nous. Dans le cas contraire, elle n'a pu dire que RUSSIE. Et si c'était le mot CAMP, il ne m'a pas effrayé. À dix-sept ans, malgré la guerre et le silence des rendez-vous pesant sur mes épaules, j'étais encore en plein dans une enfance lumineuse et sotte. Des mots me touchaient au vif : aquarelle et chair. Mon cerveau restait sourd à CAMP.

Le jour où ma mère, à table, m'a pris sur le fait en parlant de viande à propos d'une patate et d'une fourchette, j'ai repensé à la fois où elle m'avait crié par la fenêtre de la véranda, quand

Extrait de la publication

j'étais petit et que je jouais en bas dans la cour : si tu ne viens pas tout de suite à table, si je dois t'appeler encore une fois, tu n'as qu'à rester où tu es. Et comme j'avais un peu tardé à remonter, elle m'avait dit :

Maintenant, tu n'as qu'à mettre tes affaires dans ton cartable, courir le monde et faire ce que tu veux. Sur ce, elle m'avait tiré par le bras jusqu'à ma chambre, avait pris mon petit sac à dos pour y fourrer mon bonnet de laine et ma veste. J'avais demandé : mais où veux-tu que j'aille, je suis ton enfant, moi.

Bien des gens pensent que faire une valise est une question d'entraînement, que ça s'apprend tout seul, comme chanter ou prier. Or nous n'avions pas plus d'entraînement que de valise. Quand mon père avait dû rejoindre les soldats roumains au front, il n'avait rien eu à emporter. Les soldats, on leur donne tout, ça fait partie de l'uniforme. Mes préparatifs, nous savions seulement que c'était pour le trajet, et contre le froid. Faute d'avoir les bonnes choses, on improvise. Les mauvaises deviennent nécessaires, et le strict nécessaire est ce qu'il y a de mieux, du simple fait qu'on l'a.

Ma mère est allée chercher le phonographe dans le séjour et l'a posé sur la table de la cuisine. Avec un tournevis, j'ai transformé sa caisse en valise. J'ai démonté le mécanisme et la platine avant d'obturer le trou de la manivelle à l'aide d'un bouchon. J'ai laissé la doublure en velours fauve ainsi que la plaque triangulaire HIS MASTER'S VOICE, avec le chien assis face au pavillon. Au fond de ma

Extrait de la publication

valise, j'ai placé quatre livres, un *Faust* relié pleine toile, le *Zarathoustra*, un mince recueil de Weinheber, et l'anthologie *Huit siècles de poésie*. Pas de romans : ils ne servent qu'une fois, on ne les relit jamais. Sur les livres, j'ai posé mon nécessaire de toilette, comportant 1 flacon d'eau de toilette, 1 après-rasage de la marque TARR, 1 savon à barbe, 1 rasoir mécanique, 1 blaireau, 1 pierre d'alun, 1 savonnette, 1 paire de ciseaux à ongles. À côté, j'ai posé 1 paire de chaussettes de laine (marron, déjà reprisées), 1 paire de chaussettes montantes, 1 chemise en flanelle à carreaux rouges et blancs, 2 caleçons en percale. Sur le dessus, pour ne pas la chiffonner, mon écharpe en soie. Elle était bordeaux avec des carreaux ton sur ton, mats et brillants en alternance. La valise était pleine.

Ensuite, dans mon ballot, j'ai mis 1 plaid (celui du divan, en laine, à carreaux bleu ciel et beiges, monumental mais pas très chaud). Et, roulés à l'intérieur, 1 pardessus (chiné, ayant beaucoup servi) et 1 paire de bandes molletières (antiques, datant de la Première Guerre mondiale, jaune d'or, à lanières).

Puis, dans ma musette : 1 conserve de jambon de la marque Scandia, 4 tartines beurrées, quelques biscuits restant de la fête de Noël, 1 gourde d'eau et son gobelet.

Ma grand-mère a posé la mallette du phonographe, le ballot et la musette à proximité de la porte d'entrée. Les deux policiers avaient annoncé qu'ils passeraient à minuit pour m'emmener. Les bagages étaient bouclés, à côté de la porte.

Après quoi je me suis habillé : 1 caleçon long, 1 chemise en flanelle à carreaux beiges et verts, 1 pantalon bouffant (gris, celui de l'oncle Edwin), 1 gilet à manches en tricot, 1 paire de chaussettes de laine et 1 paire de godillots. Les gants verts de la tante Fine étaient déjà sur la table, à portée de main. Tout en laçant mes godillots, j'ai repensé à ces vacances d'été à la Wench où ma mère portait un costume marin de sa fabrication. Au milieu de la promenade dans les prés, elle s'était laissée tomber dans les hautes herbes en faisant la morte. J'avais huit ans, à l'époque. Quelle frayeur, le ciel tombait dans l'herbe. J'avais fermé les yeux pour ne pas le voir m'engloutir. Ma mère s'était levée d'un bond et m'avait secoué en disant : tu m'aimes, toi, voyons, je suis encore en vie.

Les godillots étaient lacés. Assis à table, j'attendais minuit. Minuit arriva, sauf que la patrouille était en retard. Trois heures durent s'écouler, c'était presque insoutenable. Ils arrivèrent enfin. Ma mère me tendit le manteau au col de velours noir, que j'enfilai. Elle pleurait. Je mis les gants verts. Dans le corridor lambrissé, juste à l'endroit du compteur à gaz, ma grand-mère me dit : JE SAIS QUE TU REVIENDRAS.

Cette phrase, je l'ai retenue sans le faire exprès, je l'ai négligemment emportée au camp. Je ne me doutais pas qu'elle m'accompagnait, or ce genre de phrase est autonome. Elle a fait son œuvre en moi, plus que tous les livres que j'avais emportés. JE SAIS QUE TU REVIENDRAS devint l'adversaire de l'ange de la faim, et le complice de la pelle en

cœur. Étant revenu, je suis en droit de dire que ce genre de phrase vous maintient en vie.

C'est le 15 janvier 1945 à trois heures du matin que la patrouille est venue me chercher. Le froid arrivait peu à peu, il faisait moins quinze. Un camion bâché traversa la ville déserte jusqu'à la grande halle des Saxons de Transylvanie : cette salle des fêtes était désormais le centre de rassemblement. Près de trois cents personnes s'y entassaient. Sur le sol, on avait étalé des matelas et des paillasses. Toute la nuit, des camions déposèrent des gens ramassés même dans les villages voisins. À l'aube, il y en avait près de cinq cents. Tout comptage était inutile, cette nuit-là, on ne s'y retrouvait plus. La grande salle resta éclairée toute la nuit. Les gens couraient en tous sens pour repérer des connaissances. On disait qu'on recherchait, pour les wagons à bestiaux, des menuisiers capables de fabriquer des couchettes avec du bois qui n'était pas encore sec. Des artisans y installaient des poêles cylindriques en fonte, d'autres sciaient le plancher des wagons pour faire des latrines. On parlait doucement et beaucoup, les yeux écarquillés ; on pleurait doucement et beaucoup, les yeux plissés. L'air sentait la vieille laine, l'angoisse trempée de sueur, le graillon du rôti, les biscuits à la vanille et l'eau-de-vie. Une femme enleva son foulard. Elle venait sûrement d'un village : sa natte était enroulée deux fois derrière son crâne et fixée par la demi-lune d'un peigne en corne. Les dents du peigne se perdaient dans les cheveux ; seuls les angles de la courbure sortaient, comme

Extrait de la publication

deux petites oreilles pointues. Avec cette lourde natte munie d'oreilles, l'arrière de sa tête avait l'air d'un chat pelotonné. Et moi, tel un spectateur, j'étais assis parmi des jambes debout et des bagages entassés. Pendant quelques minutes, le sommeil m'étourdit, et je fis ce rêve.

Ma mère et moi sommes au cimetière devant une tombe fraîchement creusée. Au beau milieu pousse une plante aux feuilles velues qui m'arrive à mi-corps. Sur sa tige, une cosse munie d'une poignée en cuir : une petite valise. La cosse entrouverte est capitonnée de velours fauve. Nous ne savons pas qui est mort. Ma mère dit : sors la craie qu'il y a dans ta poche de manteau. Y en a pas, fais-je. Je mets la main dedans, et j'y trouve un morceau de craie de tailleur. Ma mère reprend : il faut écrire sur la valise un nom assez court. Mettons ROSE, on ne connaît personne de ce nom. J'écris REPOSE.

Dans mon rêve, je savais pertinemment que j'étais mort, mais je ne voulais pas encore le dire à ma mère. Je sursautai, car un homme d'un certain âge, portant un parapluie, s'était assis sur ma paillasse et m'avait soufflé à l'oreille : mon beau-frère veut venir, lui aussi, mais les abords de la salle sont surveillés. On ne le laisse pas entrer. C'est que nous sommes encore en ville : il ne peut pas nous rejoindre, et moi, je ne peux pas rentrer à la maison. Un oiseau volait sur chaque bouton argenté de sa veste, un canard sauvage ou plutôt un albatros. Et lorsque je me penchai un peu plus, la croix de son insigne se transforma en ancre. Son

Extrait de la publication

parapluie se dressait entre nous comme une canne. Je lui demandai : vous l'emportez... Il répondit : c'est que là-bas il neige bien plus qu'ici.

On ne nous avait pas dit à quel moment il faudrait quitter cette salle pour aller à la gare, ni par quel moyen. Ou plutôt, quand on nous laisserait y aller, car j'avais hâte de partir, même chez les Russes et dans un wagon à bestiaux, avec une caisse de phonographe et un col en velours. Je ne sais plus comment nous sommes arrivés à la gare. Les wagons étaient de taille élevée. J'ai aussi oublié comment s'est déroulée la montée dans ces wagons à bestiaux où nous sommes restés des jours et des nuits durant, comme si nous avions toujours été dedans. Je ne sais plus quelle a été la durée du trajet. Je me disais que voyager longtemps, c'est aller loin. Tant qu'on roulait, il ne pouvait rien nous arriver. Tant qu'on roulait, tout allait bien.

Des hommes et des femmes, jeunes et vieux, avec leurs bagages au chevet de leur couchette. Parler et se taire, manger et dormir. On se passait à la ronde des bouteilles d'eau-de-vie. Une fois accoutumés à rouler, des gens amorcèrent des câlins, à droite et à gauche. On lorgnait d'un œil, et de l'autre on regardait ailleurs.

Assis à côté de Trudi Pelikan, je dis : j'ai l'impression d'aller skier dans les Carpates, au refuge de Bulea où une avalanche a englouti la moitié d'une classe de lycéens. On ne risque rien, a-t-elle répliqué, nous n'avons pas nos affaires de ski. Avec une caisse de phonographe, on peut chevaucher, chevaucher, le jour, la nuit, le jour, tu connais ton

Extrait de la publication

Rilke, fit Trudi Pelikan dans son manteau boule dont les manchettes de fourrure lui montaient jusqu'aux coudes. Des manchettes en fourrure brune, comme deux moitiés de chiots. Trudi y cachait parfois ses deux mains croisées, et les deux moitiés ne faisaient plus qu'un seul chien. À ce moment-là, je n'avais pas encore vu la steppe, sinon j'aurais pensé à des rats-taupes. Trudi sentait la pêche chaude, même son haleine avait cette odeur au bout de trois ou quatre jours de wagon à bestiaux. Emmitouflée dans son manteau comme une dame allant au bureau en tram, elle me raconta qu'elle était restée quatre jours dans une fosse du terrain voisin, derrière un appentis. Mais la neige s'était mise à tomber, ce qui rendait visible le moindre pas qu'elle faisait entre la maison, l'appentis et ce trou creusé dans la terre. Sa mère ne pouvait plus lui apporter à manger en douce : les empreintes de pas se voyaient dans tout le jardin. Comme la neige mouchardait, Trudi avait dû quitter sa cachette de gré ou de force. Forcée par la neige. Ça, je ne le lui pardonnerai jamais, lança-t-elle. Impossible d'imiter la poudreuse, de lui donner l'air intact en la manipulant. La terre, on peut encore l'arranger, comme le sable ou même l'herbe, si on se donne du mal. L'eau, elle s'arrange toute seule, vu qu'elle avale tout et se referme aussitôt après. Quant à l'air, il est toujours apprêté, étant impossible à voir. Le silence, tout le monde l'aurait gardé, sauf la neige, dit Trudi Pelikan. C'était cette neige épaisse qui était la principale fautive : elle était tombée sur la

Extrait de la publication

ville, l'air de connaître l'endroit, en faisant comme chez elle. Dire qu'elle avait tout de suite été à la botte des Russes. Si je suis ici, c'est à cause de cette trahison de la neige, fit Trudi Pelikan.

Le train roula douze ou quatorze jours sans s'arrêter, c'était interminable. Ensuite, il resta à l'arrêt pendant des heures et des heures. Nous ne savions pas à quel endroit nous étions, mais parfois, quelqu'un annonçait un panneau entraperçu d'une couchette supérieure par une fenêtre à rabat : BUZĂU. Au milieu du wagon, le poêle ronronnait. L'eau-de-vie circulait. Tout le monde était éméché, tantôt par la boisson, tantôt par l'incertitude, ou les deux à la fois.

DÉPORTÉ PAR LES RUSSES : ce qu'il y avait là-dessous nous traversait l'esprit sans nous toucher au vif. Ils nous enverraient au poteau, mais pas avant l'arrivée : on roulait encore. Peu auparavant, des gens s'étaient retrouvés au poteau d'exécution ; la propagande nazie nous l'avait appris, dans notre province, mais ça ne nous inquiétait guère. Dans le wagon à bestiaux, les hommes s'entraînaient à se saouler, et les femmes à chanter tout leur saoul :

Il fleurit le bois-gentil
Dans le fossé enneigé
Les mots que tu m'as écrits
Ne cessent de m'affliger

À force de rabâcher ce refrain solennel, on ne savait plus si on le chantait pour de bon, vu que

Composition Graphic Hainaut
Impression Maury
à Malesherbes, le 20 décembre 2011
Dépôt légal : décembre 2011
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-044533-2/Imprimé en France

237367

Extrait de la publication

La bascule du souffle
Herta Müller

Cette édition électronique du livre
La bascule du souffle de Herta Müller
a été réalisée le 19 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445332 - Numéro d'édition : 237367).
Code Sodis : N51268 - ISBN : 9782072461033
Numéro d'édition : 237835.

Extrait de la publication